

Les derniers écrits de JEAN VAUTRIN

SSN1142-9216

JEAN VAUTRIN TIRE SA REVERENCE - LE NOIR EST EN COSTUME DE DEUIL

Voilà presque 34 ans que nous étions devenus amis. Ce n'était pas par hasard car je ne crois pas au hasard. Je ne crois qu'aux rencontres. Des rencontres, il s'en fait tous les jours et c'est chacun de nous qui décide de poursuivre ou pas la relation. Cela se passait en novembre 1981 au festival de Reims. Si je raconte cette rencontre avec Jean, la première qui fut suivie de beaucoup d'autres, c'est parce que je fus profondément marqué par elle. Ce qui explique aussi mon attitude ouverte envers les nouveaux auteurs et lecteurs que j'aide à intégrer la tribu. Vautrin et Michel Lebrun m'ont appris. Ainsi donc en ce week-end de Toussaint 1981, j'avais quitté mon usine de Toulouse en début d'après-midi le vendredi, pris l'avion pour Paris d'où un train me conduisit en gare de Reims où j'errais un certain temps avant de localiser la maison de la culture où se tenait le festival. Avec ce voyage à étapes multiples, le soir était tombé et j'entrais dans la cafeteria pour dîner, aussi à l'aise qu'un canard ayant trouvé une paire de bretelles et s'évertuant à les enfiler. Je ne connaissais personne car les deux ou trois connaissances qui constituaient mon parrainage étaient invisibles. J'avais l'impression d'être ridicule, mon plateau tenu à deux mains, avec en prime le regard interrogatif du gars qui cherche un endroit où se poser. Un fin romancier comme l'était Jean se double toujours d'une capacité d'observation peu habituelle. Lorsqu'il m'a fait signe de grands gestes des bras en désignant la chaise vide faisant face à la sienne, je ne me suis pas fait prier pour m'asseoir, ignorant toutefois qui m'avait invité. Il ne le fit pas de suite mais il m'interrogea d'abord s'intéressant à moi, qui étais-je et pourquoi je me trouvais ici. Une fois renseigné il débuta les présentations.

Bon moi c'est Jean Vautrin

Il poursuivit le tour de table, passant en revue chaque convive. Comme dans un brouillard, je perçus Demouzon, Malet, Errer. Impressionné, je le fus à un point que jusqu'au dessert, je me tins coi ce qui est rare diront ceux qui me connaissent. J'ai souvent revu cette scène. Elle m'a fait faire un saut qualitatif car l'attitude de Jean m'a fait comprendre la richesse d'un certain type de comportement et que les honneurs et les qualités littéraires peuvent aussi, et sans dommage se conjuguer, avec simplicité et générosité. Adieu mon cher Jean, ta leçon ne sera jamais oubliée.

Claude Mesplède

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

QU'Y A-T-IL SOUS MA CRINOLINE ?

ANN GRANGER/ANNE PERRY : LE MATCH

Voici donc sorti, chez **10-18**, le troisième titre inédit de la série « **Ben&Lizz Ross** » où l'inspecteur et sa femme ex-gouvernante, prennent tour à tour la parole pour boucler d'intéressantes enquêtes dans les années 1860. Ann Granger version victorienne frappe encore. Après **Un intérêt particulier pour les morts**, sur fond de magouilles immobilières autour de la construction de la gare St. Pancras, et **La Curiosité est un péché mortel** qui aborde le thème du mariage forcé et du trafic de bébé, voici **Un assassinat de qualité** traitant de la montée en puissance de prédicateurs, du mariage de convenance, de la prostitution. L'affaire débute avec un lâcher de brouillard dont Londres a le secret et dans lequel l'inspecteur croise une prostituée terrorisée par le « Spectre », agresseur vêtu d'un linceul et d'un masque. Parallèlement, une jeune et belle lady d'origine italienne fausse la surveillance de sa gouvernante à la faveur du brouillard et se fait étrangler au pied d'un chêne remarquable au cœur de Green Park. Est-ce un rendez-vous qui a mal tourné, l'œuvre du Spectre ou celle d'un assassin opportuniste ? Parallèlement, suite à une terreur brouillardeuse de sa bonne, Lizz découvre que celle-ci, cœur simple, se rend en cachette aux sermons d'un prédicateur. Elle l'accompagnera le lendemain. Le trop beau révérend Fawcett y dénonce l'alcool comme responsable de la déchéance de l'être humain, surtout dans le milieu pauvre. Il faut lutter, distribuer des tracts et surtout verser son obole. Une dame riche et une gouvernante de grande maison servent du thé et des petits gâteaux au peuple présent. Le lecteur comprend vite que la gouvernante de grande maison qui sert le thé

après le sermon, est la même que celle qui chaperonnait la jeune lady étranglée à Green Park...

Et voici, bouclés en une cinquantaine de pages, les tenants et les aboutissants du livre, son ambiance, son intrigue et sous-intrigues et tous les personnages ! Bravo Ann Granger ! Voilà une mise en place simple et claire.

À titre de comparaison, prenons l'une des enquêtes de « Thomas & Charlotte Pitt » d'Anne Perry, **La Disparue d'Angel Court**, qui se déroule un peu plus tard dans les années 1890 et qui concerne, elle aussi, une prédicatrice.

Chez **Granger**, p. 70, il y a déjà eu : une scène dramatique inspecteur/prostituée dans le *fog*, un petit suspense avec la bonne, une grande séance sur la tempérance avec présentation directe et en action des personnages, la nouvelle dramatique du meurtre, les réactions du public et des journalistes, la description de la morgue et de l'autopsie, l'enquête sur les lieux du meurtre avec examen minutieux, la gare et le voyage en train hors de Londres, annonçant le deuxième meurtre, et l'arrivée de l'inspecteur devant la maison de la victime pour interrogatoire du veuf et du personnel par son sergent.

Chez **Perry** sur la même longueur de début d'intrigue : cinq pages de préface sur la création du personnage de Pitt, un long dialogue Pitt/chef qui introduit sa mission de protection de la prédicatrice qui va débarquer, le tout entrelardé d'histoire européenne, voire mondiale (Amérique). Longs souvenirs d'enfance de Pitt. Rapport d'un flic à Pitt qui présente à la façon d'un catalogue tous les membres de l'entourage de la prédicatrice (nom, traits physiques et caractère) donc de façon indirecte et passive. Rencontre Pitt/prédicatrice avec présentation de sa philosophie et courants divers de religions. Idem avec séance devant le public. Contradictions et justification idéologique. Idem dans la famille de Pitt. Finalement, au matin, disparition de la prédicatrice et début des interrogatoires de l'entourage... Ouf !

On le voit clairement : Granger privilégie une chronologie simple avec action directe et deux narrateurs personnages se partageant clairement l'enquête sans prises de tête documentaires mais avec des petites touches





bien placées tandis que Perry brode et disserte sur sa thématique, développe des considérations historiques et philosophiques insérées en pavés dans ses dialogues. Aux deux points de vue des narrateurs Ross et au resserrement de thématique sur les personnages symboles de Granger, répondent la focalisation floue à la troisième personne des Pitt et un élargissement thématique chez Perry. Deux approches radicalement différentes. D'aucuns pourraient juger Granger comme une version simplifiée de Perry. Et c'est vrai que sa construction fait plaisir à voir à l'époque des gros pavés anglo-saxons à la sauce psy et historique indigeste. Chez Granger, l'inspecteur annonce à son sergent ce qu'ils vont faire tandis que sa femme agit de même avec lui. Et c'est ce qu'ils font dans les chapitres suivants. Les personnages secondaires, comme ici la prostituée Daisy revenant à des moments-clés (début, milieu, fin), interprètent un rôle bien défini, un peu comme ceux des films des années 1950 en noir et blanc. C'est vrai que parfois, à la lecture de Granger, on a l'impression d'être un petit 6^e ou une vieille dame tant elle nous tient par la main lors de son histoire criminelle. Mais elle a raison : ce doit être ça la lecture plaisir.

Michel Amelin

« **L'agence N°1 des dames détectives** » de **Alexander McCall Smith. 10/18.** Unique femme détective privée du Botswana (petit pays de l'Afrique Australe), Mma Ramotswe a créé son agence avec l'héritage laissé par son vieux père. Divorcée d'un musicien ivrogne et ombrageux, elle refuse les avances du garagiste local pourtant attendrissant, pour se consacrer à des enquêtes délicates pour une débutante. Mais Mma ne manque pas de ressources et son intuition fait des merveilles. Retrouvez les trois premières enquêtes de cette série originale au cœur d'un Afrique généreuse et inquiétante avec en point d'orgue cette incroyable héroïne, féministe progressiste dans un contexte traditionnel.

Coup de projecteur sur James Ellroy

Perfidia de **James Ellroy** (Rivages-Thriller 820 p., 24 €.). Le 7 décembre 1941, les Japonais larguaient leurs bombes sur Pear Harbour et les États-Unis entraient dans la Deuxième Guerre mondiale. La veille, à Los Angeles, les Watanabe, les parents, le garçon et la fille, étaient retrouvés morts dans leur maison. Seppuku ou meurtre maquillé en suicide ? Sur les lieux, un billet en caractères japonais évoque l'apocalypse, des objets et insignes nazis sont retrouvés dans la chambre du garçon. Ce fait divers et les événements historiques donnent alors prétexte à quelques uns pour tirer profit de la situation : réquisition des biens, racket et emprisonnement des nombreux Japonais présents dans le secteur. Après le quatuor de Los Angeles et la trilogie *Underworld USA*, James Ellroy propose-là un préquel à son œuvre antérieure. Il y aura quatre tomes. Le premier, *Perfidia*, met en scène la plupart des personnages présents dans les suivants. Notamment Kay Lake, l'héroïne du *Dahlia noir* qui tient un journal intime. Superbe procédé littéraire choisi par Ellroy qui souhaite être le « romancier historien de la période des États-Unis allant de 1941 à 1973 ». Pour écrire ce livre, James Ellroy a établi un plan de sept cents pages, soit presque autant que le livre lui-même. On retrouve, dans *Perfidia*, le style incisif qui fait sa caractéristique, mais également un remarquable travail d'auteur offrant plusieurs perspectives narratives.

Martine Leroy Rambaud

EN BREF...EN BREF...EN BR

« **Supporter la terre** » de **Sébastien Devillers – Ed. Assyelle** La jeune femme que le détective privé recherchait depuis des semaines s'était pendue dans un appartement anonyme. Sauf que le suicide sentait le crime à plein nez et que, l'enquête allait le prouver, ce n'était pas le premier de la série... Sébastien Devillers possède ce rare talent de pouvoir communiquer son empathie pour tous ses personnages, du plus humble au plus important, en multipliant les détails et les anecdotes personnelles, en nous faisant pénétrer au plus profond de chaque âme. Il en résulte un roman dense et touffu, mais jamais ennuyeux, une histoire un peu loufoque mais passionnante de bout en bout. (18 €)

Jean-Paul Guéry

Martine lit dans le noir

Toujours une belle place pour les auteurs de polar au Festival Étonnants voyageurs de Saint Malo.

Parmi eux, **Analdur Indridason**. Toujours la foule pour cet auteur qui venait pour la deuxième fois à Saint-Malo présenter son dernier livre paru : **Les Nuits de Reykjavik**, traduit par Éric Boury, présent lui aussi sur le Sillon. L'action se déroule en 1974 lorsque Erlandur (qui signifie étranger en islandais) n'est pas encore le flic que l'on connaît. Il s'occupe des faits divers. Le thème de la disparition obsède Erlandur depuis que son frère a disparu dans l'une des nombreuses tempêtes qui surviennent sans prévenir dans le ciel islandais. Les Islandais sont habitués à vivre avec ça dit Indridason. Pourquoi cet préquel ? L'auteur a laissé son héros pour mort dans un froid glaciaire dans le précédent roman (*Étranges rivages*). « Comme ça prend du temps pour mourir, je me suis dit que j'avais le temps d'écrire quelque chose qui explique, peut-être, pourquoi il est hanté. » Démarche tiroir caisse ? Qu'allez-vous imaginer là... « Mon personnage ne veut pas me quitter » dit l'auteur « et je ne sais pas encore s'il va mourir ou pas. Quoi qu'il en soit, c'est moi qui déciderai de son destin. Dans un prochain livre », prévient Indridason. Surpris lui-même par l'engouement que suscite son héros « bonnet de nuit, triste et dépressif », ce sont ses propres termes, chez les lecteurs.

Première visite à Saint-Malo pour le Polonais **Zygmunt Miloszewski** qui signe, avec un **Fond de vérité (Mirobole)**, la suite des *Impliqués*. Pas de flic dépressif, alcoolique et divorcé dans ce livre, mais un procureur assez misogyne, bien que plaisant aux femmes. « Le livre se veut une critique sociale et une représentation de la société polonaise. La grille de lecture, en Pologne, est différente : les Polonais privilégient l'intrigue à la dimension sociale », explique-t-il. « Ce roman est l'occasion de faire connaître la réalité polonaise. »

Noire réalité sociale, à Paris cette fois, avec **Beauté Parade** de **Sylvain Pattieu**. À Paris oui, mais auprès de manucures chinoises et de coiffeuses africaines dans une boutique du X^e arrondissement. Le patron est parti avec la caisse, la lutte s'organise pour la reconnaissance de leur statut. Elles apprennent à se côtoyer. Pas de règlement de compte sanglant, pas de cadavres dans le placard, mais la description d'une réalité économique qui laisse sur le

carreau bien des laissés-pour-compte sans monuments aux morts. Le texte qui relate leur combat, d'une écriture saisissante, est tissé d'un récit personnel et de son point de vue, quasi ethnologique, sur l'histoire des migrations.

Pas très éloigné, finalement, du dernier livre de **Pascal Dessaint**, **Le Chemin s'arrêtera là (Rivages)** pour lequel il a reçu le prix Jean Meckert. Les héros anonymes (on se souvient des *Derniers jours d'un homme*) ne sont pas des marginaux, mais des laminés, des cabossés dans la région de Dunkerque. Du lieu, sur la dune du Clipon, est né le livre dans lequel évoluent sept personnages, tous s'exprimant au « je ». Écriture dépouillée et efficace, Dessaint, une fois de plus, nous embarque.

« Je m'ennuyais dans mon boulot alors j'ai écrit le livre que j'avais envie de lire. » Et il a bien fait, **Matthew McBride**. Une écriture déjantée et un auteur complètement décomplexé : « Il faut avoir du plaisir quand on écrit. Je me suis amusé sans me préoccuper de savoir si ce serait publié. Il ne faut pas s'en occuper pendant le processus d'écriture. » Sorti en février en France chez Gallmeister, **Franck Sinatra dans un mixer** est un livre d'un noir désopilant. Et une superbe traduction (Laurent Bury). On rit beaucoup, même si l'histoire est terrible. Ce serait du Audiard mâtiné de Frédéric Dard à la sauce hamburger arrosé de Jack Daniels et saupoudré d'Oxyontin. Quelques mots : Nick Valentine est un détective privé qui ne ménage ni la bouteille, ni les substances pour garder la tête hors de l'eau et se refaire le pécule. Mais si on touche à son chien, gare...

Présent également à Saint-Malo, **Kim Zupan**, avec **Les Arpenteurs** dont j'ai dit, ici et peut-être bien la première, le plus grand bien. « C'est peut-être un des meilleurs livres que l'on a édités depuis dix ans » commente Oliver **Gallmeister**. Kim Zupan n'exclut pas un prochain film adapté de son premier roman et travaille sur deux autres dont il ne livrera rien. Patience...

Martine Leroy-Rambaud

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 174.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 10 € (chèque à l'ordre de J-P Guéry ou timbres)**

QUELQUES INFOS EN BREF... QUELQUES INFOS EN

Y'a pas que le polar dans la vie

ROCK HARDI N°47

Rock Hardi est un fanzine libre et autonome fondé en 1982 autour de trois passions : le rock'n'roll, la bande dessinée et le roman noir. Plus de 100 parutions à ce jour : fanzines, bandes dessinées, comix... sans oublier les désormais fameuses compilations bonus !

L'été sera psyché avec le n°47 de Rock Hardi ! Psyché pop (Forever Pavot), blues psyché (Primevals), garage psyché (Angry Dead Pirates) et même psyché cool trash (Dum Dum Boys) ! Mais comme l'on aime aussi la power pop, nous sommes allés interviewer le maître incontesté du genre (Paul Collins). Nous avons aussi tendu notre micro à deux activistes (Raph de Juvenile Delinquent Records et Lo'Spider) ainsi qu'à quatre groupes à découvrir (les grecs Dark Rags et les français Three Headed Dog, Hope et Sonic Invaders). Pour la 16ème compilation bonus "**Grand Prix**", nous avons préféré la qualité à la quantité : les Dum Dum Boys rendent hommage à Kim Fowley ; The Primevals nous font découvrir deux projets parallèles : Bean Spasm et Hi-Alerts ; Angry Dead Pirates proposent un titre extrait de leur dernier album et un inédit tiré des sessions de ce même album ; Bud Mc Muffin nous offre deux petites pépites oubliées ; Paul Collins se fait acoustique ; The Dark Rags dévoilent leur face power pop sur deux titres tirés d'un single introuvable en France ; Three Headed Dog partent sur les traces de Lou and The Velvets sur l'inédit "New York" et enfin The Pneumonias finissent de nous défoncer le cerveau avec "Kill my brain" ! Grand Prix Volume 16 : 12 inédits et raretés de première bourre ! Un mot sur les rubriques : disques, romans noirs, bandes dessinées, fanzines... dans ce n°, elles occupent pas moins de 25 pages. Enfin, Poup a dessiné la couverture de ce n° hypnotique ! Commandes et abonnements sur www.rockhardi.com



Jean-Paul Guéry

Concours de nouvelles

Une réédition à ne pas louper...

"RINGOLEVIO" d'Emmett GROGAN. Ed L'échappée. New York, 1956. Le petit Kenny Wisdom, 12 ans, joue dans les rues de Brooklyn au *Ringolevio*, sorte de gendarmes et voleurs version violente. Drogué à 13 ans, Kenny goûte à la prison avant de se faire oublier tout en poursuivant discrètement ses illicites activités. En 1959, traqué par la mafia, il s'embarque pour l'Europe qu'il sillonne du nord au sud, s'attirant de nombreux ennuis avec les autorités. Quand il revient à New York, Kenny à 21 ans et retrouve un pays en pleine période hippie. Il s'immerge totalement au coeur de cette tempête psychédélique qui prône la paix, l'amour et la contre-culture. Il change son nom en Emmett Grogan et participe activement à la création des "Diggers", un groupe de San Francisco qui distribue gratuitement de la nourriture à ceux qui ont faim. Héros de la "beat génération", symbole des années soixante, copain de Brautigan et de Burroughs, Grogan incarne à lui seul la révolte des jeunes américains contre la société. Un destin hors du commun qu'il raconte dans cette autobiographie de près de 700 pages. (700 p. 25 €)

Jean-Paul Guéry

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

Nouvelle fenêtre sur l'horreur :

Le Village des ténèbres, de David Coulon.

Après le remarquable (et remarqué au point d'avoir été réédité en poche au printemps dernier chez Actusf) *Dernière fenêtre sur l'aurore*, David Coulon persiste et signe avec un deuxième roman noir paru chez **Les Nouveaux Auteurs**. Et le moins que l'on puisse dire est que le bandeau ornant le livre met tout de suite en appétit. « Prix VSD du Polar 2015 » et « Coup de cœur de Franck Thilliez ». Rien que ça. De quoi susciter certaines attentes. Et de quoi tirer un grand coup de chapeau à l'auteur quand on constate qu'elles ne sont pas déçues. Mais commençons par le commencement.

Luc, jeune gendarme, s'ennuie ferme dans ce petit village perdu en plein massif de Champsaur où il a été affecté il y a un an. Son amie Julie

est restée à Nice, ville dont ils sont tous deux originaires, et la situation devient pesante. Jusqu'au jour où Luc réalise que sept personnes ont disparu dans la région depuis six mois. Étrangement, son supérieur hiérarchique n'accorde guère d'importance à ce phénomène, bien que d'inquiétantes rumeurs circulent dans la région. Mais s'agit-il vraiment de rumeurs ?

Cependant, tout ça ne préoccupe pas Jean-Marie Lorey, meilleur commercial du groupe Agro World. Lui aussi se trouve dans les parages, missionné qu'il a été par son directeur pour acquérir de toute urgence une source d'une pureté apparemment rarissime. Et Jean-Marie Lorey a d'autres soucis en tête. Il pense au jeu en ligne auquel il est devenu accro depuis le départ de sa femme. Et depuis... Sabrina. Il pense que sa vie ne ressemble plus à rien, et il a raison. Il pressent que tout finit par se payer. Et sur ce point aussi, il a raison.

Quant à Julie, elle est inquiète, car Luc est injoignable. Très inquiète, même. Au point

qu'elle décide d'aller voir par elle-même ce qu'il est advenu de son compagnon. C'est alors que le roman bascule dans l'horreur. En effet, les rumeurs ont très souvent un fond de vérité. Et si les anciens du village évoquent des sorcières cachées dans la forêt, la réalité est en fait encore pire. Mais l'impensable vérité ne se dévoilera qu'au bout d'un long chemin de croix, durant lequel les trois protagonistes principaux vont souffrir mille morts.

Doté d'une structure en trois parties, dont la deuxième fait rimer en permanence éprouvante avec épouvante, *Le Village des ténèbres* apparaît comme la fusion réussie de plusieurs courants majeurs. Quelque part entre les mythiques collections « Angoisse » et « Gore » du Fleuve Noir, le roman rappelle aussi parfois des genres

cinématographiques comme le *Survival* et le *Torture-porn*. Rédigé dans un style impeccable et ponctué de trouvailles formelles formidables (David Coulon utilise les parenthèses d'une façon qui n'appartient qu'à lui), ce récit terrible promène le lecteur de Charybde en Scylla pour mieux l'achever, dans tous les sens du terme, par une conclusion glaçante.

David Coulon transforme donc avec brio l'essai de *Dernière fenêtre sur l'aurore* grâce à ce thriller puissant. Et puisqu'un bonheur n'arrive jamais seul, il se pourrait bien qu'un autre livre de son cru soit paru cette année. Mais il vous faudra chercher un peu pour mettre la main dessus, car selon mes sources il l'aurait signé sous pseudonyme. C'est que l'homme est aussi facétieux que talentueux, ce qui n'est pas peu dire. Gageons d'ailleurs que tout ceci n'est qu'un début, car David Coulon est aussi un brillant nouvelliste, et il dispose d'ores et déjà d'un recueil finalisé. Il serait surprenant que ces récits courts restent inédits encore longtemps.

Artikel Unbekannt



LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Lisez en paix...

L'été arrive et avant que l'on ne vous presse avec la rentrée littéraire, prenez le temps de lire ce qui est sorti depuis le début de l'année. En pagaille, car le temps passe vite pour le chroniqueur qui a failli louper sa deadline en mangeant des glaces en vacances, voici quelques livres que vous pourrez glisser dans votre valise.

Si vous ne devez en prendre qu'un alors c'est *Perfidia*, parce que huit cents pages, parce que **James Ellroy**, parce que c'est l'ouverture d'une nouvelle tétralogie avant celle que nous connaissons, et que c'est l'occasion de retrouver une ribambelle de personnages déjà croisés (oh oh, Dudley Smith...).

Si vous devez voyager léger, des poches :

L'excellente réédition revue et augmentée de *Skeud*. La première partie de ce livre de **Dominique Forma** est tout bonnement fantastique et survoltée, la musique y est omniprésente – comme dans tout le livre, au passage.

Bétibou, un roman argentin de **Claudia Piñeiro** à l'écriture minutieuse où un écrivain et deux journalistes se retrouvent à enquêter dans une *Gated Community* comme on dit aujourd'hui

Le passage en poche de *Un mensonge explosif*, premier roman remarqué de **Christophe Reydi-Gramond**. La couverture originale résumait bien le livre, avec des poupées gigognes, symbolisant l'histoire en amenant une autre et les vérités cachées que l'on ne trouve pas forcément.

L'Hiver des lions. **Jan Costin Wagner** n'est jamais drôle, c'est sûr, nous sommes loin de Tim Dorsey (nous y reviendrons), mais il y a toujours autant de finesse chez cet écrivain allemand vivant en Finlande.

Si vous êtes monomaniacque :

L'intégrale des « **Neonoir** » chez **Gallmeister**, car c'est *LE* lancement réussi de collection cette année (tout est ici :

<http://www.gallmeister.fr/livres/parution/5/collecti-on-neonoir>)

Un retour sur les cinq ans et cinquante titres de chez **Asphalte**, qui ont dignement fêté cet anniversaire avec le deuxième et excellent tome du commissaire Leo Martin, *Coupable vous êtes*.

Si vous avez de la place dans le coffre, des grands formats :



Inévitablement *Torpedo Juice*, le dernier **Tim Dorsey** – lecture obligatoire.

Une des bonnes découvertes de ce début d'année *Gran Madam's*. **Anne Bourrel**, femme aux multiples talents, offre un livre à l'atmosphère particulière.

Adieu Lili Marleen, de **Christian Roux**, entre musique et Histoire, le parcours d'un pianiste...

Et pour vous instruire *Elmore Leonard : un maître à écrire*, la biographie du romancier américain par **Laurent Chalumeau**, un livre qui force le respect et qui donne envie de relire une bonne partie des romans de ce colosse de la littérature.

Christophe Dupuis

Perfidia, de James Ellroy (Rivages) ; *Skeud*, de Dominique Forma (Rivages) ; *Bétibou*, de Claudia Piñeiro (Babel) ; *Un mensonge explosif*, de Christophe Reydi-Gramond (10-18) ; *L'Hiver des lions*, de Jan Costin Wagner (Babel) ; *Coupable vous êtes*, de Lorenzo Lunar (Asphalte) ; *Torpedo Juice*, de Tim Dorsey (Rivages) ; *Adieu Lili Marleen*, de Christian Roux (Rivages) ; *Elmore Leonard : un maître à penser*, de Laurent Chalumeau (Rivages).

LE BOUQUINISTE A LU

Friandise holmésienne et glaçage islandais.

Une étude en écarlate, de Jean d'Aillon (10-18). Cela faisait longtemps, fan de polar historique que je suis (Jean-François Parot par exemple, mais pas que...) que Jean d'Aillon attirait ma curiosité. Lié à mon irrésistible, et parfois malsaine, attirance pour le pastiche holmésien, la sortie d'*Une étude en écarlate* me faisait immédiatement passer à l'acte.

L'introduction de l'ouvrage est TRÈS maline, digne d'un scénariste de jeux de rôles de talent. Sans rentrer dans de savoureux détails que je vous laisse découvrir, on y apprend que l'auteur, holmésien lui aussi, par un heureux concours de circonstances, découvre une lettre manuscrite du maître qui le conduit à la recherche d'ouvrages du XV^e siècle ayant pour héros Edward Holmes, un clerc anglais lettré, et un archer légèrement handicapé par une blessure datant d'Azincourt, Gower Watson. Le manuscrit dont il est question est *Une étude en écarlate*, et il semblerait que Doyle ait mis la main dessus quelques années avant d'écrire *Une étude en rouge*. Dans cette collection d'ouvrages, on trouve *Le Chien des Basqueville* et quelques autres ouvrages aux titres étrangement familiers. Jean d'Aillon est ferme sur un point : tous ces ouvrages ont peu d'intérêt d'un point de vue narratif, et il lui a fallu beaucoup de travail pour rendre ces vieux récits lisibles.

Et lisible est un adjectif faible pour ce roman qui se situe à Paris en 1420 en pleine guerre de Cent Ans, période historique confuse s'il en est d'un point de vue politique et que l'auteur va nous faire découvrir avec précision tout en restant distrayant. L'exercice est complexe car les factions sont nombreuses et les tolérances politiques de l'époque nous paraissent bien étrangères à la danse de l'argent auxquels se livrent nos dominants d'aujourd'hui.

Dans cette mêlée complexe gravitent nos deux héros qui vont bien malgré eux devoir dénouer l'écheveau de complots savamment orchestrés par une femme déterminée.

La quasi-totalité de l'intrigue se joue dans Paris intra-muros, un Paris bien entendu méconnaissable, quasi exotique par son étrangeté liée aux mœurs et coutumes de l'époque. Évoquons dans le désordre, la puissance des grands bourgeois et de certaines de leurs factions comme Les Bouchers. Edward Holmes est un bâtard de la famille du baron de Roos, son demi-frère et protecteur. Il gère la logistique de celui-ci

qui est en guerre en France et a le mauvais goût d'y mourir à la bataille de Baugé (oui, près d'Angers). Une intrigue de couloirs de palais oblige Holmes à quitter de force son domicile et de se retrouver à la rue où l'un de ses récents amis viendra à son secours : Watson entré au service de Maître Bonnacieux, fonctionnaire au Châtelet. Les deux vont se trouver bien accidentellement mêlés au complot de l'une des factions que nous verrons se développer parallèlement au travail des deux amis, et c'est heureux !

Nous retrouverons avec plaisir les qualités et défaut des héros de Doyle, et de manière amusante de manière moins parodique, comme si l'écrivain britannique avait exagéré les comportements des enquêteurs du XV^e siècle pour les transposer dans le XIX^e.

La narration est parfaitement orchestrée et Jean d'Aillon nous transporte avec précision vers une fin inespérée et bienvenue.

Il est bien entendu que je suivrai avec plaisir les nouvelles aventures de Holmes et Watson car la présentation du premier plat du livre laisse penser à des suites possibles. Mais je vais aussi me pencher d'un peu plus près sur Fronsac et D'Ussel, deux des cinq autres héros dont l'auteur nous conte les aventures.

La Femme en vert, d'Arnaldur Indridason (Points). Il est vrai que passer pour un chroniqueur polar « sérieux » sans se pencher de temps à autre sur un écrivain nordique n'est pas chose simple.

J'ai donc lu *La Femme en vert* d'Indridasson. Pourquoi celui-là ? Euh... Parce que Points en a sorti une version « collector ». Je vous explique : le titre et l'auteur n'apparaissent qu'au dos du livre alors que les deux plats de la couverture, en dehors du logo de la maison d'édition représentent la même photo d'une grappe de baies de groseille dont l'extrémité inférieure a été écrasée dans un superbe effet *gore*. La photo est belle et l'ouvrage est dépourvu de tout code barre très pratique mais qui enlaidit à outrance toutes les tentatives des éditeurs pour réaliser une couverture esthétique.

Prenant mon courage à deux mains, j'ouvre la bête.

Quelles différences existe-t-il entre un polar français et un polar islandais ?

1° Le commissaire ne s'appelle pas Léo ou Jules comme tout le monde mais Erlendur. Et pour ses

collaborateurs c'est pareil avec des noms qui ressemblent à des pseudonymes d'ours polaires. 2° Le commissaire n'a ni une épouse cordon bleu qui l'attend avec ses pantoufles à la maison, ni une magnifique maîtresse super-intelligente. Il est divorcé et voit ses enfants qui le détestent une fois par décade.

3° Il fait jour moins souvent. Il fait froid. Il pleut. Il fait du vent. Il y a de la boue partout.

4° Le commissaire n'a pas d'amis et ses subalternes le respectent à peine.

5° Sa fille ne joue pas de violon et n'est pas première de sa classe, elle se drogue, est enceinte d'on ne sait qui et fait des overdoses.

Ceci étant posé : le pitch !

Résumons : un carrefour entre trois histoires.

La première et plus importante remonte à la Seconde Guerre mondiale. Nous y assistons en détail au calvaire sans fin d'une femme battue par son mari. Mère de trois enfants dont le dernier est handicapé, elle est coincée. Le plus gros tiers du roman nous détaille les péripéties de son martyr et pour ça, Arnaldur Indridason excelle !

La deuxième est l'histoire d'une jeune femme répudiée par son futur époux fou amoureux d'elle pour une sordide raison qui se finira de manière désastreuse.

La troisième (et dernière, vous pouvez respirer) est le profond désarroi d'Erlendur au chevet de sa fille, qui, dans le coma, a perdu son bébé suite à une overdose.

Je savais pourtant bien que je ne devais pas lire ce truc ! Heureusement le chauffage à la maison est électrique, ça évite la tentation du gaz.

Une question me turlupinait : pourquoi les femmes sont-elles les plus grosses acheteuses de polars nordiques ? Du coup, profitant d'être admirablement marié, je demandais à ma charmante épouse (eh oui toutes les veines !) une explication plausible. Et ma gueularde (elle a les cheveux rouges !) de me répondre : « Ce genre de lecture rassure sur sa propre vie : nous ne sommes pas si mal loties » avec son petit sourire goguenard que, comme pour le Roquefort, je ne sais pas si je l'adore ou le déteste.

Et il est vrai qu'il existe deux grandes familles de lecteurs : les acteurs qui prennent la place d'un personnage, et les témoins qui restent extérieur aux personnages tout en s'immergeant tout autant que les autres à la trame du roman. Mon vrai problème est que je suis généralement acteur...Je relirai un jour un polar nordique, mais une autre fois.

En résumé : un très beau roman à ne surtout pas lire dans un moment de déprime.

Jean-Hugues Villacampa



EN BREF...EN BREF...EN BR

« **Cabale Pyramidion** » de **Samuel Delage. Albin Michel.** Accusé à tort de vol par la sécurité du musée du Caire où elle est en mission dans le cadre de son doctorat d'art et d'archéologie, Marion Evans n'a d'autre choix que la fuite. Immédiatement prévenu, son vieil ami Yves Sauvage arrive en Egypte et se heurte aux autorités locales et aux sommités scientifiques qui ne lui facilitent pas la tâche. Secrètement amoureux de la jeune étudiante, Yves se démène dans un glaçant panier de crabes aux intentions pas toujours très claires. Le printemps arabe et ses conséquences sur les trésors nationaux sont au cœur de cette intrigue criminelle très crédible de l'Angevin Samuel Delage. (19.50 €)

« **Le carnaval des Hyènes** » de **M. Mention. Ombres Noires.** Pour redorer son blason terni par la mort accidentelle d'un participant à un jeu de télé-réalité, la Une décide d'envoyer son présentateur vedette au Libéria en pleine guerre civile. A peine arrivé sur le sol africain, le journaliste est enlevé avec son équipe. Rapidement, il découvre l'odieuse machination. Subtil mélange de fiction et de réalité, ce roman noir de Michaël Mention décrit sans détours le monde cynique et brutal de cette télévision dont on ne veut pas. Ici, politiques et journalistes sont associés dans une incroyable mystification technique et intellectuelle qui fait réellement froid dans le dos. (222 p. – 17 €)

Jean-Paul Guéry

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Les vacances approchent, le rythme des parutions diminue, c'est le moment de piocher dans la pile des livres qu'on n'a pas trouvé le temps de lire pendant l'année. Deux romans français.

Le premier m'a permis de découvrir une auteur. Il s'agit de **Gran Madam's** d'Anne Bourrel. Cela faisait un moment que j'avais ce bouquin sur ma pile, et je l'y laissais, craignant une avalanche sordide. Puis j'ai attrapé, prêt à le laisser tomber si c'était trop glauque. Et je ne l'ai pas lâché.

Au Gran madam's, une boîte à striptease de la Jonquera, à la frontière franco-espagnole, Virginie l'ex étudiante de Perpignan est devenue Begonia, réservoir à foutre de camionneurs. Cela pourrait être la fin d'un parcours. Cela se transforme en début quand, après avoir tué le patron de la boîte, elle s'enfuit avec son souteneur et un homme de main. Ils recueillent en chemin une jeune fugueuse, Marielle, la ramènent chez elle... Et tout bascule, lentement.

Je craignais donc une overdose de glauque, et j'ai bien cru que j'y étais dans les toutes premières pages. Mais très vite tout change. Pour une raison que l'on ne connaîtra jamais, la cavale commence, puis s'arrête aussi brusquement qu'elle avait débuté. Débute alors une sorte de huis-clos dans un village des Corbières écrasé par la chaleur d'août. Pendant un temps tout va bien, on se demande où l'auteur nous amène, puis le malaise s'installe, par toutes petites touches, imperceptiblement, et monte, monte... Cette progression vers l'horreur ordinaire est magnifiquement maîtrisée, avec en son centre de très beaux portraits de femmes, victimes qui n'arrivent pas à trouver la force d'échapper à leurs bourreaux. Autre belle réussite du roman, la description de ce petit village écrasé de chaleur. On sent la sueur, le soleil qui plombe, la fatigue, l'inertie, et la mesquinerie des habitants, leur petite méchanceté terriblement blessante. Une belle découverte.



Le second est de **Dominique Forma**, un auteur français discret, qui passe en grand format avec

Amor, chez Rivages.

Maximilien est prof d'économie dans une grande école parisienne. Il tient un blog qui a un certain succès d'estime. Il est plutôt de gauche, mais pas trop quand même. Sa femme Camille est féministe, responsable de la culture dans la mairie de leur ville de banlieue coquette en bord de Seine. Ils ont un fils, ils s'aiment, et aiment faire l'amour. En vacances, ils rencontrent Viviane, une jeune paumée qui vit en vendant des babioles achetées en Inde. Par hasard, ils la protègent d'un con sur la plage, et toujours par hasard elle débarque dans leur lit. Comme Maximilien et Camille sont ouverts, et qu'ils se font plaisir avec Viviane, et Viviane avec eux, ils l'accueillent avec plaisir et gourmandise. Tout va bien dans leur vie. Et puis Maximilien est remarqué par un économiste qui compte, qui passe à la télé et parle avec les ministres. Et qui va le lancer en politique. La vie pratique reprend ses droits, et Viviane commence à faire tâche. Et tout se gâte...

Dominique Forma est parfaitement à l'aise dans ce récit tout en finesse très chabrolien. Très chabrolien dans sa façon de faire exploser une famille sans histoire, une famille bien-pensante (et ce n'est pas forcément péjoratif), avec un gamin sympa et des parents plutôt décents, un peu fades dans leurs opinions et consensuels dans leurs toutes petites révoltes, des gens ordinaires. Et ce qui va les faire exploser, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas le sexe à trois, et l'arrivée de Viviane, gentille, serviable mais complètement paumée. Non, c'est l'ambition, l'orgueil et le chant des sirènes des médias et de la politique. On voit madame, supposée féministe, accepter immédiatement de larguer tout pour soutenir monsieur, on voit monsieur et madame si à l'aise dans leur sexualité épanouie devenir coincés, avoir peur du regard des autres, on voit tout se fissurer et le drame arriver. Et dès qu'une fissure apparaît, aussi petite soit-elle, tout va très vite, et très loin. Tout cela est très finement raconté, on sent monter la pression, on voit où ça commence à coincer, on voit le couple perdre les pédales, la folie pointer son nez, de tous les côtés... Et quelle peinture du monde de la politique et de sa com ! C'est là aussi subtil, sans outrance et sans effet, mais c'est sans pitié.

Jean-Marc Laherrère

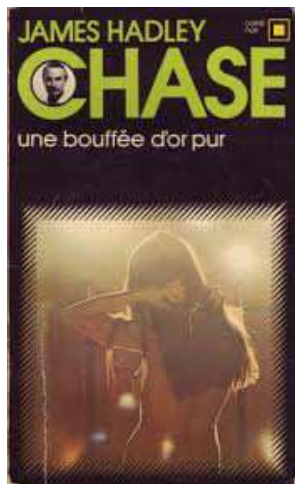
Anne Bourrel / Gran madam's La manufacture des livres (2015). **Dominique Forma / Amor**, Rivages/Thriller (2015).

Dans la bibliothèque à Pépé

La chronique de Julien Heylbroeck

Une bouffée d'or pur, de James Hadley Chase. Gallimard – Carré Noir . 1968

Sherman est un ambitieux. Il est un peu trop réac, un peu trop va-t'en guerre, mais fera visiblement un très bon président des États-Unis d'Amérique. Sauf que sa fille en a décidé autrement. Oubliée dans un orphelinat chic en Europe, celle-ci compte bien se venger de papounet. Fréquenter un groupuscule pacifiste ne suffit pas. La belle se laisse influencer et après un buvard de LSD, elle réalise plusieurs bobines pornos. Ceci pour faire chanter son père, afin qu'il renonce à sa candidature. Mais Sherman a des contacts, notamment à la CIA. L'affaire ne pouvant être officielle, c'est le franc-tireur Mark Girland qui s'y colle. L'ancien agent de la CIA aura fort à faire entre Sherman qui décide de sacrifier sa fille et les nababs du film



de fesse parisien avec, en invités surprise, les Soviétiques, qui comme des chiens dans un jeu de quilles, s'incrument dans la danse...

James Hadley Chase est un auteur britannique, né en 1906 et décédé en 1985. De son vrai nom René Lodge Brabazon Raymond, il débute sa carrière juste avant-guerre et sera si productif

durant le conflit qu'il devra user de plusieurs pseudonymes afin d'obtenir des allocations de papier supplémentaires. Prolifique, il signe environ quatre-vingt-dix romans.

Une bouffée d'or pur fait partie du cycle consacré à Mark Girland, une série de cinq titres dans laquelle on suit les aventures de l'agent secret mercenaire. Le livre se terminant sur l'amorce d'une nouvelle mission pour Girland, on peut supposer que James Hadley Chase avait l'intention de poursuivre la série. Les personnages, d'un bloc ou de celui d'en face, voguent d'un titre à l'autre et se croisent dans cet univers cohérent qu'est l'œuvre de l'auteur anglais.

Une bouffée d'or pur commence comme un roman d'espionnage assez classique, mais nous fait évoluer dans le milieu interlope parisien pour se finir en huis-clos en Allemagne... Un dernier acte ultra-dynamique, séquence d'action

trépidante et chasse à l'homme bourrée de suspense où s'affronte une galerie de protagonistes bien typés.

Mark Girland est un faux cynique, mais vrai macho, nihiliste au grand cœur, plein de principes et libertaire capitaliste, un personnage fort en contrastes, un peu cliché, mais qu'on prend plaisir à suivre dans ses pérégrinations contre des Russes rustres amateurs de purée-vodka ou des anciens nazis qui ont fait fortune dans des circonstances innommables... C'est très *sixties* et l'auteur s'amuse à traiter le choc des générations, les jeunes étant immanquablement chevelus, drogués, obsédés de pop-musique et suffisamment décalés pour déstabiliser les adultes. Heureusement Girland partage avec eux certaines tendances typées *summer of love* que je ne détaillerai pas dans cet article, même si James Hadley Chase semble en fait bien plus réservé en la matière que Bébé Guernica.

Au final, entre le père qui veut faire tuer sa fille, les femmes faciles et vénales, et les bureaucrates mesquins et avides, il n'y a que les hommes de terrain, les mercenaires au sang froid pour se montrer finalement humains et droits, même s'ils ne sont pas dupes de leur manège...

Vous l'aurez compris, *Une bouffée d'or pur* est un roman de gare, un vrai de vrai. Ça se lit vite et bien et on est suffisamment attrapé par la maîtrise de l'intrigue de l'auteur, par son sens du rythme et par sa manière d'évoquer ses portraits pour risquer de rater son arrêt.

Julien Heylbroeck



la Sadel

Coopérative au
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers - Tel

02.41.21.14.60

www.sadel.fr

CONCOURS DE NOUVELLES

Soyez antique chez vous Appel à textes pour notre anthologie 2016

Pour l'anthologie *Antiqu'idées* à paraître dans le cadre du 6è salon d'Angers de la SF et de la littérature policière, imajn'ère 2016, l'association imajn'ère organise deux concours de nouvelles gratuits, ouverts à toutes les personnes majeures résidant sur la planète Terre ou en orbite immédiate (la nouvelle devra cependant être écrite en français !)

Le premier sélectionnera des textes relevant de la **SFFF** (Science-fiction, Fantastique, Fantasy, pour les nouveaux) et le second du **polar**.

Deux ou trois textes maximum seront sélectionnés par genre. Il ne sera accepté qu'un seul texte par participant (N'oubliez pas, en envoyant vos textes, d'indiquer à quel genre il se rattache).

Cette année vous allez vous prendre pour Spartacus, Messaline, Clélie, Huangdi ou Yi voire même pour Aphrodite, Freyja, Quetzalcóatl, Thor, Bastet... bref ! Vous allez mettre en scène des héros du panthéon des peuples antiques, vous allez vous inspirer des légendes de ces peuples ou de leur Histoire, qu'ils aient côtoyé adorateurs du soleil, pyramides égyptiennes ou « palais romains au front audacieux »... Laissez aller votre imagination pour transcender le péplum traditionnel, les épopées nordiques, les intrigues de palais et les combats homériques, et offrez aux jurys des textes se rattachant à la SFFF ou au polar. Revisitez l'Antiquité, l'histoire, les lieux et n'oubliez pas que pour la mise en scène, comme d'habitude, le budget est illimité.

Les nouvelles devront être inédites et libres de droit. La taille du texte ne devra pas excéder 25 000 signes (mais ne devrait pas descendre au-dessous de 15 000). Pour déstresser les pointilleux, sachez que nous ne sommes pas à 10% près mais qu'un excellent texte court primera sur un bon texte long.

Tous les renseignements sur

<http://imajnere.blogspot.fr/>

Ou par courrier au siège de La Tête en Noir

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Vous pouvez vous procurer les 7 cartes présentées ci-dessous, signées Gérard Berthelot et Grégor en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 5 euros à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**



5 marques pages
contre 3 € (port
compris) en chèque à
l'ordre de J-P Guéry à
l'adresse de La Tête
en Noir



Du roman policier au film noir, la rubrique de Julien Védrenne

3 h 10 pour Yuma

« Three-Ten to Yuma » est une nouvelle d'Elmore Leonard parue dans *Dime Western Magazine* en mars 1953. Elle figure dans le volume 2 de l'Intégrale des nouvelles western que Rivages consacre au romancier américain. Elle inaugure d'ailleurs l'ouvrage éponyme et est sans contestation possible l'une des plus sombres. L'histoire est des plus limpides. Un shérif, appelons-le Paul Scallen, convoie depuis Fort Huachaca le hors-la-loi Jim Kidd. Arrivés à cheval jusqu'à Stockman Street, les deux hommes vont attendre dans une chambre du Republic Hotel que le train de 3 h 10 pour Yuma s'annonce

en gare. Commence alors un huis-clos éprouvant dans une chambre avec fenêtre sur rue pour mieux voir ce qui se passe à l'extérieur. C'est d'autant plus important que la bande de Jim Kidd va tenter à

tout prix de le faire libérer – nul doute que l'homme pour ses nombreuses exactions risque la potence. D'ailleurs, un étrange individu botté dort dans le hall de l'hôtel, et personne ne semble le remarquer. L'histoire ne fait que 24 pages et sa trame n'est pas sans rappeler celle du *Train sifflera trois fois* de Fred Zinnemann avec pour sa portion congrue l'arrivée imminente d'une bande, un train et un homme de loi seul face à des hors-la-loi et confronté à la lâcheté humaine qui manque de se retourner contre lui lors d'un terrible contre-la-montre. Mais le style d'Elmore Leonard, tout en sécheresse, donne du rythme, une intensité dramatique et une psychologie aiguisée des rapports humains. L'adaptation en noir et blanc qu'en réalise en 1957 Delmer Daves (*Les Passagers de la nuit,*

La Flèche brisée) avec Glenn Ford et Van Heflin, quand elle suit l'intrigue au cordeau d'Elmore Leonard par le prisme du scénariste Halsted Welles (1906-1990), est de haute tenue. La dramatique est parfaitement respectée et les rebondissements intelligemment traités. Le film pêche quelque peu au début avec les scènes inaugurales qui conduisent à l'arrestation de Jim Kidd (l'un des attraits de la nouvelle est que justement on ne sait pas ce qui s'est passé avant). Surtout, Hollywood et ses canons imposent deux femmes qui sans déjouer n'apportent pas grand-chose au scénario. Et

puis, il y a la fin ruinée en trois secondes et un dixième, loin de celle noire et fulgurante du romancier (les deux hommes finissent par se respecter et montent de concert dans un wagon tout en tuant le

second de la bande). Mais il y a Glenn Ford et Van Heflin pour un combat mental de 90 minutes au cours desquelles courage, lâcheté, peur et convoitise vont et viennent. Cinquante ans après le film initial, un *remake* sera conduit par Russell Crowe selon le même scénario de Halsted Welles (qui outre *La Colline des potences* aura surtout écrit des épisodes de séries télévisées comme *Alfred Hitchcock présente*, *Bonanza* et... *Kojak*!). Pour l'heure, et nonobstant les remarques précédentes, la version de Delmer Daves est de loin la meilleure.

Julien Vedrenne

Elmore Leonard, *3 h 10 pour Yuma* (Rivages-Noir n°701).
Delmer Daves, *3 h 10 pour Yuma* (Etats-Unis, 1957, 88 min.) avec Glenn Ford et Van Heflin.



PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Barbara Abel : L'Innocence des bourreaux (Belfond).

Tous à terre ! Le premier qui bouge, je le butte !

Il se fait comprendre quand il veut, Joachim Fallet, jeune drogué en manque et désargenté. Les rares clients de la supérette et le caissier sont stupéfaits et interloqués à cette annonce brutale qui les dérange alors qu'ils déambulent dans les travées.

En ce vendredi midi, il n'y a guère de chalands dans le magasin sis dans un quartier résidentiel. C'est ce qui a poussé Joachim, affublé d'une cagoule, à entrer et braquer le caissier. Il lui faut de l'argent au plus vite afin de s'acheter sa dose.

Une quadragénaire et son gamin de quinze ans, qu'elle a eu du mal à emmener avec elle, lui arrachant sa manette de jeu vidéo et balançant son téléphone portable avant de l'entraîner. Théo n'était pas emballé pour rendre visite à son papy, qui ne se souvient même pas de son nom et l'oublie aussitôt le seuil franchi. Non, Théo aurait préféré rester chez lui les yeux rivés sur son écran à s'abrutir devant un jeu de massacre. Elle l'a traîné presque de force et installé dans la voiture. Pour l'heure il n'est pas encore dans le magasin, il est assis à la place du mort, attaché sur le siège avant du véhicule.

Une vieille dame impotente, posée sur un fauteuil roulant conduit par une sexagénaire, son aide familiale, dame de compagnie, femme de ménage infirmière intermittente. La vieille dame est du genre acrimonieux, toujours à critiquer négativement tout ce qui constitue son quotidien, et surtout à houspiller son accompagnatrice.

Un couple adultère qui vient de passer un bon moment entre les draps défaits d'un hôtel proche. Eux aussi ont la mine défaite d'ailleurs. Et adultère pas trop. Lui il est marié, elle est célibataire. Adultère à moitié donc. Il a fourni à son patron un prétexte fallacieux pour justifier son absence, elle avait une liste de courses à acheter, et ils en ont profité pour comparer leur anatomie et plus si affinités.

Une jeune mère de famille, qui vit seule avec son gamin de trois ans, est descendue précipitamment de chez elle afin de palier un manque d'ingrédients, laissant son gamin scotché devant des dessins animés.

Et puis le caissier qui a remplacé au débotté sa collègue malade, enceinte paraît-il de ses œuvres, le résultat de l'unique fois où ils se sont retrouvés ensemble dans le même lit.

Huit personnes donc face à un homme en manque et surtout face à une arme à feu.

Dévaliser la caisse, demander à tous ceux qui sont là, tétanisés, de vider leurs poches, de balancer leurs portefeuilles, et attendre le bon vouloir du braqueur qui se demande maintenant ce qu'il va faire de ses otages. Baisser le volet roulant afin d'empêcher d'autres clients d'entrer, et puis les attacher, et enfin prendre la poudre d'escampette. C'est sans compter sur l'impondérable, ce grain de sable qui n'était pas invité dans cette petite réunion.

D'abord la dame de compagnie qui rend l'âme en même temps que son cœur qui lâche, et d'autres incidents qui bientôt vont transformer le braquage en drame. Surtout quand l'ado, qui trouve que sa mère n'est pas assez rapide et étonné de voir le volet roulant s'abaisser, s'invite dans cette supérette-partie, prenant de revers le voleur surpris.

Avec brio Barbara Abel nous délivre un suspense implacable, décrivant tout d'abord les affres de ce drogué en manque, déclencheur de drames, puis revenant quelques moments en arrière afin de nous présenter les différents protagonistes de ce début d'après-midi mouvementé. Avec toutefois quelques cachoteries de bon aloi qui entretiennent le suspense.

Et le lecteur pourrait, à juste raison, penser que cette histoire va se clore avec l'arrivée salutaire de la cavalerie, gyrophares bruyants en guise de trompettes de la victoire. Eh non ! Car Barbara Abel, en romancière perverse (c'est un peu fort comme vocable mais c'est bien pour démontrer tout le talent de conteuse déstabilisante qui l'anime), nous offre une vie après la vie, un enchaînement inéluctable de scènes tragiques teintées parfois d'humour noir.

Car certaines victimes de ce braquage, ou ce qu'il en reste, ne réagissent pas selon des critères bien définis. Les moralisateurs et les technocrates peuvent toujours édicter leurs consignes à respecter lors d'un hold-up, on ne sait jamais quelle sera notre réflexe dans ce genre de situation particulière, le subconscient et le caractère inhérent à chaque individu réagissant parfois différemment à ce qui est programmé.

Un roman beaucoup plus sensible et percutant, à mon avis que **Derrière la haine** et **Après la fin**, dont les prologues dévoilaient trop l'épilogue, ôtant de ce fait le sel de l'intrigue et la montée en puissance du suspense.

Paul Maugendre

LES (RE)DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

L'OR DU QUIPAPÁ, de Hubert Tézenas. (Suite noire) 2015

Pernambouc – 1987. Alberto Cruz est agent immobilier. Un matin, son patron l'envoie rencontrer un client qui désire s'installer dans un meublé. Le client, M. Silva, arrive. On discute, on se met d'accord, sauf que Silva n'a pas de papiers d'identité. Cruz accepte la transaction à condition de toucher un dessous de table en liquide. Silva sort un instant. Alors on entend des cris, un bruit de chute. Deux hommes se sauvent. Cruz se lance en vain à leur poursuite. Mais Silva est mort et la police embarque Cruz. Son compte est bon !

Quipapá, zone agricole au nord-est du Brésil, vit essentiellement de l'industrie sucrière. Là se trouve un vaste domaine dirigé d'une main de fer par « le gros ». Kelbian Carvalho, son fils, a du souci à se faire car la révolte des ouvriers agricoles gronde. La propriété perd de l'argent, des licenciements sont en cours. La grève menace. Comment reprendre le contrôle. Il faut négocier avec Policarpo, le chef des syndicats. Hélas on vient de le retrouver assassiné ! Le chef de la police se veut rassurant car l'assassin, un certain Cruz qui en voulait à son argent, est sous les verrous.

Mais Cruz a de la chance dans son malheur. En effet, à l'occasion d'une émeute dans la prison il se sauve et se cache dans une favela. Avant de partir loin, il a la conviction qu'il peut jouer une dernière carte. Il a lu l'article d'un journaliste, Lamenza, qui met fortement en doute la version de la police. Cruz parvient à rencontrer Lamenza qui lui dit : « Il faut identifier le tueur que vous avez aperçu brièvement. Ce pourrait être un certain Kelbian Carvalho. » Et il ajoute : « Partez pour Quipapá et enquêtez. » Ce qu'il fait. Au détour d'une rue il reconnaît l'homme blond qu'il a vu penché sur la valise de Policarpo. Cet homme monte dans un pick-up. Cruz parvient à se cacher à l'arrière. Deux heures plus tard le véhicule s'arrête dans un coin perdu du sertao, à côté d'une installation minière.

Des chercheurs d'or. Le dénouement est proche...

L'auteur nous plonge d'emblée dans un Brésil loin des cartes postales, un Brésil qui sent la sueur, la corruption, la « bagasse ». Le développement de ce pays reste en partie fondé sur la production d'éthanol issu de la transformation de la canne à sucre. Il est essentiel de pouvoir maintenir cette production. La riche famille Carvalho entend bien conserver



sa position sociale, ses liens avec le pouvoir (un sénateur, le chef de la police). Quand des troubles menacent la plantation, le patron essaie d'acheter les syndicats, et peu importe si les paysans crèvent de faim. L'auteur décrit avec justesse la condition de ces miséreux de la campagne qui contrastent avec les classes moyennes de la ville représentées par Alberto Cruz. Celui-ci pourrait espérer une vie meilleure par son travail. Hélas il est entraîné dans un drame dont il sortira à force de persévérance et de courage. On suit ses aventures avec passion. Ce personnage s'oppose à Kelbian qui est né avec une cuillère d'argent dans la bouche, mais refuse sa condition, fuit ses responsabilités et poursuit, avec son demi-frère, un idéal chimérique : extraire de l'or du Quipapá !

À l'heure où les Brésiliens descendent dans la rue pour réclamer plus de justice sociale, ce premier roman vient à point pour éclairer nos consciences sur des réalités poignantes.

L'auteur a été récompensé par le prix du Goéland Masqué 2014. Il le mérite bien.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°175 - Juillet/Août 2015

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58